

Colline n'a que des yeux

Episode # 1

Des preuves, c'est ça qu'il faut. En tout cas qu'il faudrait. Qu'il me faudrait pour moi, les autres c'est pas la peine. Ils m'en font vraiment trop, sans même s'en rendre compte, de la peine tellement fort qu' y a plus du tout la place d'en rajouter dedans. Pourtant c'est pas ça qui manque normalement. De la place, je veux, dire, de la place. Mon je à l'intérieur c'est rien que de grands espaces parois suintantes laquées javel vive opaline, mon crâne un loft clair, mes ventricules secs deux gariottes aux pierres disjointes par l'érosion, saline l'érosion, ça va de soi, saline. La déception et le chagrin, ça crée un alliage corrosif, aucun cœur ne peut y résister. C'est un peu comme pour l'impuissance, pas la sexuelle, la quotidienne, celle qui minaude des taupinières au concave des sillons nerveux.

Mon je à l'intérieur est peuplé de recoins où rien ne s'épanouit si ce n'est les courants d'air. Mes globules n'ont plus de couleur, ça fait longtemps déjà je crois. Déteints au détrempé. Ce ne sont plus que de petits sacs replets de ma propre rancœur, celle qui y a germée à force qu'on m'injecte autant d'indifférence. Ce qui coule dans mes veines n'est que de l'eau tarie au soleil du sans soir. Enfin, c'est ce que j'en dis. Je dis énormément mais comme personne n'écoute j'ignorerai toujours si j'ai don de parole. Ma voix est sûrement blanche aussi, mais je m'acharne à consigner les moindres fluctuations intimes. L'achromie et la transparence c'est une spécialité maison. A part pour l'estomac, lui il reste bleu Klein à cause de la trouille grasse qui ne cesse d'y sévir. Et puis de l'asphyxie, les ulcères s'y entassent à l'ombre des charmilles colon et intestins. Je n'en veux pas à l'architecte, pour ça faudrait être pascalienne et moi je ne suis rien du tout. Ou alors une définition, celle d'un truc : le vide sanitaire. *Volume aéré et continu de faible hauteur entre le sol et le plancher bas d'une construction.* Je mesure un mètre soixante-deux, je m'appelle Colline Dugommeau et le monde tout entier me passe au-dessus de la tête.

Quand on n'a pas de jeu on se couche : je ne suis pas souvent debout. J'essaie encore de temps en temps, mais c'est atrocement compliqué. Je manque de poids, c'est évident. J'ai toujours 500 grammes de moins, je n'ai pas plus d'esprit que d'âme, je suis fatiguée de bluffer. Quand c'est plus du jeu on se mouche, mais même la morve m'a désertée. Aspic je manque de souveraineté, de jus de sauvegarde et d'épaisseur, c'est flagrant jusqu'à mes muqueuses. Je suis une défaillance, ça doit venir de là, masse flottante de carences et d'ions roses négatifs. Je suis une antithèse, j'ai dû naître évidée. C'est pour ça que quand on me frappe, quand on me frappait, ça sonnait creux. J'ai dû naître évidée : première hypothèse acceptable. Au Barnum des maternités on croise souvent des utérus vomissant leur quota de déchets faisandés. De chétives étoiles de moignons s'agitant placenta en danse des sept voiles, de fragiles acéphales gisant trop confiants au carreau. Je suis une erreur 404, illisible pour tous y compris en pleine rue.

Ca a commencé dès le début. C'est pour ça qu'elle ne me sert à rien, la paperasserie de la mairie. Pas plus que celle de la préfecture. L'état civil ce n'est pas une preuve, l'état civil ne constitue rien, même pas l'individualité. Colline Dugommeau soit dix-sept signes espaces compris, née le 24 juin 1972 à Bourg-la-Reine (92) soit quarante-deux signes et alors, et alors

ça ne change rien, rien de rien, de père et de mère encore moins. Reliquat sur registre, un peu d'encre c'est queue dalle, sinon ça se saurait. Faut jamais faire confiance à l'administration. Encore moins qu'à soi-même. Je ne suis peut-être pas, mais je ne suis pas idiote. Comme quoi les apparences, vaut mieux pas trop s'y fier. Je sais que c'est facile de pratiquer l'adage quand on est dans mon cas, quand tous et même chacun vous regarde à travers, quand on ne ressemble à rien parce qu'on ne peut sembler parce qu'on a l'apparence du reflet d'un vampire dans un miroir hautain. Seulement. Ca reste un fait. Et des plus objectif. Une poignée de caractères, un numéro de Secu, un buisson généalogique, une carte bleue ou un passeport, je sais que combien c'est pour de faux. Chaque jour nouveau je m'y écorche, à ce sale mensonge éhonté. Chaque jour nouveau je m'effiloche, un peu plus et même davantage. Chaque jour de trop les matins ne sont qu'hier d'airain.

C'est pour ça qu'il me faut des preuves. Pour vérifier quand même, au cas où, n'est-ce pas, au cas où. Peut-être que je me trompe, j'aimerais tant me tromper. Ca paraît impossible ce qui m'arrive depuis toujours. J'en suis consciente, très parfaitement. Ca n'est pas raisonnable et puis ça n'a pas de sens, affirmer à ce point que je n'existe pas. N'est-ce pas, ça n'a pas de sens. Vous non plus vous ne m'entendez pas. Vous non plus. Pourtant si vous saviez comme c'est désagréable et surtout compliqué. La gestion du néant, vous n'avez pas idée de ce que ça engendre, implique et nécessite. Ca fait de votre vie un bronze de Barbedienne, un être si impavide que même sur le divan les *et bien continuons* tranchent plus qu'un coupe-papier.

Arpenter les boulevards en constatant au pas à pas que si les autres corps vous heurtent, c'est de ne pas voir le vôtre. S'attabler en terrasse, y attendre vainement que le serveur s'approche, frôler l'inanition quand sonne la fermeture. Dans la rame de métro s'encastrent aine et hanches au moindre strapontin dès que frétille la horde avide des heures de pointe, leurs aiguilles plantées au partout. Avoir le nez râpé et des échardes sourdes incrustées aux pommettes à cause du bois des portes, de toutes les portes. Y compris celle de la sortie.

On raconte en écho : quand vint le Commencement, si les choses existèrent c'est parce qu'elles furent nommées. Alors je m'interroge. Je m'interroge souvent, ça vient de là les migraines. J'ai un nom, je suis désignée. Mais je n'existe pas quand même. J'ai un nom, jamais prononcé. Si je n'existe pas c'est de ne pas être nommée, je me pose la question. Je cherche, comprenez-vous, je cherche des explications. Vous ne m'entendez toujours pas, même quand je crie, n'est-ce pas, même quand je crie. Sachez : moi on ne me nomme jamais. On ne m'appelle pas non plus. Sauf pour me vendre des abonnements téléphoniques ou des cuisines aménagées. Je pense que ça ne compte pas vraiment. Or j'ai besoin que ça compte, que je puisse archiver le maximum de pièces à verser au dossier.

Si j'existais un peu, un petit peu, un chouia, ça changerait des tas de choses. Des tas de choses pour moi. Vous m'entendriez déjà plus, je serai un infime bourdonnement s'infiltrant aux tympans, peut-être même une cloque aphteuse giclant enfin en acouphènes au creux de votre oreille interne. Votre cerveau prendrait conscience qu'un message lui est délivré. Un message. A défaut de cerner une corporalité, la présence d'un autrui ancré réalité sur votre périmètre armé béton sécuritaire, vous pourriez distinguer qu'au sein de la clameur qui vous tient lieu d'ego, une fréquence importune insiste vigoureusement. Vingt-trois mots parasites résistant au silence et aux insecticides : Je m'appelle Colline Dugommeau, je mesure un

mètre soixante-deux et depuis aujourd'hui je suis en quête de preuves attestant de mon existence.

Chloé Delaume
Magazine
2006